



# REVUE DE PRESSE ANIMAL(S)

**CRÉATION 2015** deux pièces d'**Eugène Labiche** mise en scène **Jean Boillot**  
*La Dame au petit chien (1863)* et *Un Mouton à l'entresol (1875)*

**production** NEST – Centre Dramatique National de Thionville-Lorraine **coproduction**  
Les Théâtres de la Ville de Luxembourg **remerciements** TGP à Saint-Denis et de l'ARCAL, Benoît Robic

nord est  
théâtre

**CONTACT PRESSE :** Louise Beauchêne  
louisebeauchene@nest-theatre.fr / +33 (0)3.82.54.70.42  
**NEST, Centre Dramatique National de Thionville-Lorraine**  
direction Jean Boillot  
**nest-theatre.fr** 15 route de Manom BP 90146 F-57103 Thionville Cedex



© Arthur Péquin

## EXTRAITS DE PRESSE

### Le Monde.fr – Evelyne Trâne

« Avec une précision d'horloger, Jean Boillot officie sa mise en scène ; tout jubile dans ses tableaux (...) Nous ne pouvons que saluer cette création ...et applaudir toute l'équipe artistique. Ce spectacle agit en véritable purge, une véritable saignée de la grisaille quotidienne. Nous rions, nous gloussons comme des poules ou des coqs en bénissant Labiche. »

### L'Humanité – Jean-Pierre Léonardini

« Jean Boillot, dans une scénographie transformiste originale (Laurence Villerot) organise magistralement ces deux satires scéniques endiablées, jusqu'à la verticale. Vrai ! On y grimpe au mur..... Ils sont cinq et l'on dirait qu'ils sont dix, démultipliés qu'ils semblent dans la violente métamorphose d'eux-mêmes en marionnette aux ficelles tirées par un clandestin génie de l'absurde. ... »

### La Semaine – Fernand Meyer

« On sait aussi gré à Jean Boillot d'avoir laissé en coulisses les fausses audaces du théâtre du siècle dernier. (...) Se fendre ainsi la margoulette avec un vaudeville qui grince et des renvois de couleurs d'époque, c'est ce qui peut nous arriver de mieux en nos actuels temps fort troublant. »

### Le Jeudi – Christophe Prevost

« Et c'est bien cette danse des corps qui captive le spectateur entre deux éclats de rire. Une danse qui s'appuie sur la musicalité des textes, une mécanique verbale parfaitement huilée entre rire nerveux, répétitions de mots, apartés, duels verbaux au rythme aussi effréné que la mise en scène. »

### Poly – Dorothee Lachmann

« La plume satirique d'Eugène Labiche grince avec drôlerie sous la houlette de Jean Boillot. Dans *Animal(s)* le metteur en scène réunit deux courtes pièces aux intrigues vaudevillesques, ou la bête n'est pas toujours celle que l'on croit. »

### MEDIAPART – Dashiell Donello

« Jean Boillot a su tirer le meilleur de l'excellence des situations. Son regard sur les défauts de l'homme est de la plus grande acuité. Bien aidé en cela par des comédiens fous, joyeux, hallucinants, bien dans leur corps, heureux d'être sur le théâtre, avec un rire en personne incarné par leu jeu. Un grand bonheur que ce Labiche ! »

### Théâtre du blog – Philippe du Vignal

« Et c'est bien cette danse des corps qui captive le spectateur entre deux éclats de rire. Une danse qui s'appuie sur la musicalité des textes, une mécanique verbale parfaitement huilée entre rire nerveux, répétitions de mots, apartés, duels verbaux au rythme aussi effréné que la mise en scène. »

### Reg'Arts – Bruno Fogniès

« Jean Boillot ne se laisse pas piéger par la vivacité des répliques courtes et gouteuses de ces textes. Au contraire, il impose un rythme qui met en valeur ce qui ne se dit pas. »

### La Terrasse – Catherine Robert

« Les quatre comédiens (Guillaume Fafiotte, Philippe Lardaud, David Maisse, Nathalie Lacroix et la sidérante Isabelle Ronayette) font preuve d'un talent éblouissant. La force de la critique politique de Labiche apparaît d'autant plus évidente par ce traitement aussi gaillard qu'intelligent, et l'ensemble compose un spectacle absolument magistral. »

Paris, le 19 Janvier 2015 par Evelyne Trân sur Théâtre au vent

**ANIMAL (S)** – La Dame au petit chien et Un mouton à l’entresol : deux pièces zoologiques en un acte d’Eugène Labiche  
au NORD EST THÉÂTRE – Centre Dramatique National de THIONVILLE-LORRAINE – THEATRE EN BOIS - 15, rue du Manom – du 14 au 22  
Janvier 2015

Véritablement savoureuses, « La Dame au petit chien » et « Le Mouton à l’entresol » ces deux petites pièces d’Eugène LABICHE qualifiées de zoologiques par son metteur en scène Jean BOILLOT. C’est toute l’acuité du regard moqueur de LABICHE qui s’amuse à chatouiller une galerie de personnages dans leur univers bourgeois, pour le plaisir de les voir se trémousser, s’exciter, baver, grogner, comme des cochons d’inde en cage.

La recette de LABICHE au demeurant est très simple. Prenez un tableau bien encadré et à peine poussiéreux où pose béatement un couple de bourgeois, avancez y votre torche que vous immobiliserez un instant, le temps que votre regard se trouble, et vous verrez courir sur le tableau, quelque chose qui vient démanger ces figures trop lisses, impavides, l’ombre de leurs domestiques. Comme dans un théâtre de guignol, vous aurez tout loisir pour peu que vous ne craigniez pas d’être pris au sérieux, de grossir, allonger, rétrécir à volonté, les ombres parasites d’une toile qui crie à travers ses craquelures.

Dans la « Dame au petit chien », le parasite est un jeune peintre désargenté qui a l’idée géniale de se mettre en gage lui et ses meubles chez son créancier. Nous verrons le bourgeois se faire bouffer malgré lui par le jeune affamé, et nous rions de ses malheurs comme dans les fables de LA FONTAINE, précurseur en la matière. La pièce « Un Mouton à l’entresol » est quant à elle, une véritable curiosité, car le parasite toujours domestique se révèle lui-même érudit sur la question des parasites. Véritable caricature d’un savant méconnu, le domestique prend pour cobayes des animaux, notamment la chère perruche de Madame, pour expérimenter sa grande découverte du tournis du mouton.

Comme tous ces gens-là qui vivent ensemble, les domestiques et leurs maîtres ne sont pas sur les mêmes ondes, LABICHE a beau jeu de les brouiller au point maximal, celui des instincts primaires, qui jouent le rôle de pompon dans le manège de ces pauvres bourgeois accrochés désespérément à leurs chevaux en bois avant de se retrouver les pattes en l’air. Hélas, les lois de la nature ne font guère de différence entre les hommes et les animaux. Dans leur cage tapissée de paille d’argent ou d’or, les bourgeois au 19ème siècle, pour assouvir leurs besoins sexuels démesurés, embauchaient des servantes avec l’assentiment de leurs épouses alanguies, cintrées dans leurs crinolines comme des poupées en porcelaine sur leurs étagères. Ce n’était scandaleux pour personne, mais nous le savons, tout ce qui a trait au sexe fait souvent rire. De la même façon qu’un chien habillé peut nous paraître ridicule par référence à l’homme, celui-là même à quatre pattes par référence à nos chers animaux domestiques, nous fait un peu pitié.

Avec une précision d’horloger, Jean BOILLOT officie sa mise en scène ; tout jubile dans ses tableaux, la couverture sur le divan, les chaises qui grimpent les unes sur les autres, les portes sans fond et le piano qui joue tout seul, le drapé voluptueux des rideaux. LABICHE agit toujours par petites touches, des clichés très vifs. Un simple coup d’œil sur la scène du déjeuner et déjà tout est en place, la bourgeoise anorexique, avachie dans sa superbe robe, le bourgeois avide, les domestiques qui s’affairent autour de leurs maîtres comme des limaces. Tous annoncent l’arrivée du parasite qui à défaut d’être le messie, va remuer tout ce monde.

Dans cette coupe de verre à l’ancienne, nous voyons sortir les bulles d’individus si vivants, si drôles, que nous ne pouvons que sourire à leur manège, pianoter d’un regard en songeant qu’après tout si nous descendons de ces gens-là, nos bisaïeux ou trisaïeux, nous devons bien en avoir conservé quelques traces. Quel LABICHE d’aujourd’hui pourrait nous en faire la démonstration ?

En attendant, nous ne pouvons que saluer cette création moderne et dynamique du NEST et applaudir toute l’équipe artistique. Ce spectacle agit comme une véritable purge, une véritable saignée de la grisaille quotidienne. Nous rions ou gloussons comme des poules ou des coqs en bénissant LABICHE. Il faut dire que ces petites partitions méconnues de LABICHE sont aussi joyeuses que délirantes et que leurs interprètes sont excellents. Sans forcer le trait, ils mettent en valeur l’aspect à la fois pimpant et léger de la plume de LABICHE avec une vivacité étourdissante. Rien que du bonheur !

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

# La Terrasse

[N°229 - 26 février 2015](#)

Tournée / d'Eugène Labiche / mes Jean Boillot Publié le 24 février 2015 - N° 230

## ANIMAL(S)

(*La Dame au petit chien* et *Un mouton à l'entresol*)

Crédit photo : Arthur Péquin

**A partir de deux pièces animalières d'Eugène Labiche, Jean Boillot compose un vaudeville brillamment mis en scène, interprété par des acteurs à l'abatage éclatant et à la verve désopilante.**



« *Tout animal a un monde* », disait Deleuze : Jean Boillot titre en clin d'œil au philosophe le diptyque qu'il crée avec deux courtes pièces de Labiche. Les parasites d'*Animal(s)* emménagent dans le monde des autres et y installent une joyeuse pagaille, que le metteur en scène orchestre avec une maestria remarquable. Dans *La Dame au petit chien*, le rapin Roquefavour élit domicile chez son créancier et prend progressivement possession de son salon, de ses domestiques et de sa femme. Dans *Un mouton à l'entresol*, Falingard, serviteur bossu et myope, profite de la bibliothèque et des forfaitures morales de ses maîtres pour imaginer des expérimentations vétérinaires sur les animaux de la maison et peaufiner ses travaux délirants sur le tournis aviaire ! Premières d'entre toutes les bêtes qui peuplent ces deux pièces de Labiche, les humains : c'est le « *devenir-animal* » de l'*homo sapiens* que Jean Boillot interroge, montrant comment la bête se cache sous le masque de la civilisation.

### Entre foutre et foutraque

Dès la première image de la pièce, tout est dit : Madame Fontenage est à son canapé comme une moule à son rocher, la crinoline par-dessus la tête et le sexe offert. Ses vapeurs de bourgeoise hystérique la réduisent à l'état de mollusque, mais la vulve que suggère son jupon rougeoyant (saluons les costumes drôles, inventifs et somptueux de Pauline Pô, qui s'amuse à transformer les soubrettes en canard et les vicieux en loups avides) conduit à traquer la métaphore dans les recoins libidinaux de l'inconscient. Petit à petit, les personnages se révèlent et le désir perce sous la bienséance compassée. La jouissance enfin affirmée provoque des débordements gaillards que les comédiens interprètent avec une énergie jubilatoire. Les soubrettes grimpent aux rideaux, le bourgeois entame une géniale parade de séduction sur la moquette violette du salon et tous deviennent ce qu'ils sont au fond : gibbon, lion, perruche, chatte et autres figures d'un bestiaire érotique hilarant. Les quatre comédiens (Guillaume Fafiotte, Philippe Lardaud, David Maise, Nathalie Lacroix et la sidérante Isabelle Ronayette) font preuve d'un talent éblouissant. La force de la critique politique de Labiche apparaît d'autant plus évidente par ce traitement aussi gaillard qu'intelligent, et l'ensemble compose un spectacle absolument magistral.

Catherine Robert



Joël Luminen

## Au carnaval des animaux humains

**I**népuisable Labiche! Une mine. Jean Boillot ramène en surface deux pièces en un acte, *la Dame au petit chien* (1863) et *Un mouton à l'entresol* (1875), réunies sous le titre *Animal(s)* (1). Un jeune rapin couvert de dettes se met en gages chez Fontenage, son créancier. De fil en aiguille, il conquiert la maison, depuis les domestiques jusqu'à l'épouse qui ne demande que ça... Après, ce sont les Fougallas qui croient avoir pris à leur service un couple marié. Le mari lorgne sur la bonne, laquelle n'est pas la moitié du valet bossu qui ne pense qu'à se livrer à d'impossibles expérimentations sur des animaux... Quiproquos en cascade, réparties fines, coups de théâtre saugrenus, bref, tout le toutim de l'art si typiquement français de la gaudriole. Jean Boillot, dans une scénographie transformiste originale (Laurence Villerot) organise magistralement ces deux satires scéniques endiablées, jusqu'à la verticale. Vrai! On y grimpe au mur!

**Démultipliés  
qu'ils semblent  
dans la  
métamorphose  
d'eux-mêmes  
en  
marionnettes.**

Le jeu, électrique, ne souffre aucun répit. Ils sont cinq (Isabelle Ronayette, Nathalie Lacroix, Guillaume Fafiotte, Philippe Lardaud et David Maisse) et l'on dirait qu'ils sont dix, démultipliés qu'ils semblent dans la violente métamorphose d'eux-mêmes en marionnettes aux ficelles tirées par un clandestin génie de l'ab-

surde. Il y a tout là-dedans, un fil d'une irrésistible vis comica, impulsée par les accords grinçants d'un piano mécanique (musique de Jonathan Pontier), dans des costumes d'époque (Pauline Pô) élégamment taillés sur un patron ironique. Bonheur du cynisme accompli dans la plus suave apparence d'ingénuité, en quoi excellait Labiche.

*Les Jardins de l'horreur* (2), de l'auteur allemand Daniel Call (né en 1967), que met en scène Agathe Alexis, s'avance selon lui sous l'aspect d'une « comédie de boulevard politique ». Deux couples voisinent. L'un est primaire et plein d'enfants. L'autre bourgeois bohème comme on dit, de goût plus sophistiqué. Les femmes sont en compétition. Cela finit au fusil. Un chien philosophe s'exprime comme Thomas Bernhard. Pour sûr, c'est plus épais que du Labiche. C'est écrit après la chute du Mur. Voici donc la difficile réunification à gros traits. ●

(1) La création a eu lieu du 14 au 22 janvier au Nord-Est Théâtre (Centre dramatique national de Thionville-Lorraine, dirigé par Jean Boillot), Thionville. Copieuse tournée de février à mai (Vendôme, Chevilly-Larue, Blois, Verdun, Neufchâteau, Luxembourg, Vesoul, Bourg-en-Bresse, Chelles, Vitry, Le Perreux-sur-Marne, Sartrouville).



## « Animal(s) », compilation réussie de deux Labiche en tournée.

**Labiche actualisé.** Les pièces de vaudeville gagnent à être actualisées si elles ne veulent pas apparaître comme des reliques vénérables mais dépourvues de leur magie originelle. C'est ce qu'a fait ici **Jean Boillot**, avec la complicité de Jonathan Pontier pour la musique, en ce qui concerne deux pièces animalières de Labiche : « La dame au petit chien » (1863) et « Un mouton à l'entresol » (1875).

« **Animal** » est en effet du pur Labiche. Ce spectacle est la mise bout à bout de deux pièces en un acte de cet auteur évoquant chacune un animal. Mais il n'y a pas qu'eux à être bestiaux...

Pour qui aime cette écriture cynique et incisive, l'auteur est ici parfaitement servi. La mise en scène utilise ce rythme, cette fameuse « mécanique du rire » de façon parfaitement efficace. Mais, plus encore, si elle conserve les rebondissements du vaudeville, elle transforme les êtres en personnages de farce. Les didascalies, qui font facilement datées, deviennent ici de simples expressions de la pensée, intégrées aux répliques en même temps que le mensonge est inventé. Les pulsions de chacun sont tellement mises à nu que la seconde pièce se termine en orgie. La mise en musique, peut-être un peu trop présente parfois, est le premier signe de la folie qui préside aux comportements de chacun, avec un piano qui joue tout seul. Le texte n'est pas donné, il est vécu. Et articulé à la perfection avec notamment des scènes de bégaiement ou de superpositions de répliques parfaitement réussies. Décors et costumes sont plus expressifs que reconstitués : ils disent l'hypocrisie et le kitsch des intérieurs des nouveaux riches. Le jeu est clairement actualisé, qui va jusqu'à faire référence aux rythmes des effeuillages contemporains.

Labiche est aujourd'hui perçu comme un auteur de spectacle de divertissement, et il l'est, mais pas seulement ! Cette pièce nous montre comment l'individualisme poussé à l'extrême chosifie autrui, que ce dernier soit le patron ou son domestique, le riche ou le pauvre, l'homme ou la femme. C'était le cas au XIXe siècle et une telle pièce avait alors valeur de dénonciation des mœurs de la bourgeoisie pour la faire rire d'elle-même, de la même façon qu'un siècle auparavant Molière ou Beaumarchais faisaient rire les nobles d'eux-mêmes. Le filigrane de chacune de ces deux pièces est la question de l'argent pour les hommes et d'une réputation à sauver pour les femmes qui en ont une. Les choses ont-elles tant changées que cela ? On en doute et la façon dont Labiche est ici actualisé nous renvoie à la réalité de notre propre société.

### **Pierre FRANÇOIS**

« *Animal(s)* », deux pièces zoologiques en un acte d'Eugène Labiche. Mise en scène de **Jean Boillot**, musique de Jonathan Pontier. Avec : Guillaume Fafiotte, Philippe Lardaud, David Maisse, Agnès Pontier, Isabelle Ronayette. La pièce sera le 3 février au Minotaure, l'Hectare, à Vendôme, le 6 au Théâtre André Malraux de Chevilly-Larue, les 18 et 19 à la Halle aux grains de Blois, le 3 mars aux Transversales de Verdun, le 7 au Trait d'union de Neufchâteau, les 12 et 13 au Théâtre Ici et là de Mancieulles, les 18 et 19 au Studio du Grand théâtre du Luxembourg, le 24 au Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul, les 27 et 28 au Théâtre de Bourg en Bresse, le 3 avril au Théâtre de Chelle, les 10 et 11 au Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine, le 21 mai au Centre Des Bords de Marne du Perreux-sur-Marne, du 27 au 29 mai au Théâtre de Sartrouville.

Photo : Arthur Pequin.

# Mécanique des corps

«Animal(s)» d'Eugene Labiche jusqu'au 22 janvier au NEST à Thionville

Cette création de Jean Boillot joue sur la présence du corps en livrant une image toujours moderne de l'homme et de la société. Son humour grinçant s'avère salutaire ces jours-ci.

Labiche, ou le vaudeville français du XIX<sup>e</sup>. Ce genre de comédie de mœurs longtemps décrié par le théâtre contemporain. Sur le papier cela pouvait avoir quelque chose d'incongru au Nest. Assez pour éveiller la curiosité. Pour comprendre en quoi le mariage de ces deux «*pièces zoologiques en un acte*» – *La Dame au petit chien* (1863) et *Un Mouton à l'entresol* (1875) – peut encore entrer en résonance avec notre temps.

Les choix opérés par Jean Boillot pour la mise en scène (épaulé par Olivier Chapuis pour la dramaturgie) sont au cœur de la proposition: la scénographie (Laurence Villerot) qui joue sur l'évocation laisse toute sa place au jeu des comédiens, à cette danse des corps qui vient parasiter

l'espace. Ces deux textes ne parlent que de ça.

Dans *La Dame*, un jeune artiste débiteur va s'offrir, lui et ses meubles, en gage à son créancier stupide et s'installer confortablement chez lui – sans scrupule, il trouve ainsi un logement sans frais et séduit la bourgeoise neurasthénique. Dans *Un Mouton*, un étrange domestique se fait engager chez un maître et y mène de bizarres expérimentations sur les animaux.

## L'homme, cet animal

Le parasite n'y est aucun de ces animaux cités (chien, perruche, mouton) mais bien l'homme. Un homme ramené à sa condition primaire d'animal et lui-même parasité par ses pulsions: la propriété, l'envie, le désir, le sexe... C'est bien lui ce mouton qui tourne en rond sur lequel veut étudier le domestique.

Et c'est bien cette danse des corps qui captive le spectateur entre deux éclats de rire. Une danse qui s'appuie sur la musicalité des textes, une mécanique verbale parfaitement huilée entre rires nerveux, répétitions de mots, apartés, duels verbaux au rythme aussi effréné que la mise en scène. Des textes qui deviennent régulièrement des chansons comme l'a voulu Labi-

che. Recomposées par Jonathan Pontier qui a habillé la création d'une musique omniprésente, entre ragtime, ritournelles populaires et dissonances contemporaines. Du coup le piano devient un élément central. Il joue seul. Et c'est l'homme à son clavier qui devient automate. Apparences. Sur lesquelles joue la scénographie en diagonale. Comme pour susciter le jeu des transparences où l'on passe à travers les murs comme à travers la réalité.

Entre les deux pièces, un mur tombe. Pas celui des apparences. Le décor est plus chargé et les rôles inversés. Le couple de domestiques aux airs de pantins désarticulés devient celui des deux bourgeois. Histoire d'en rajouter à la fantaisie, au loufoque, aux quiproquos qui font le ressort, à cette hystérie où même les meubles valsent. Dans cette jubilation scénique où l'outrance le dispute au ridicule, les instincts les plus vils sont croqués à souhait. Tous sont affreux, personne n'est épargné. Au final, la nudité reste le dernier appareil de l'animalité.

L'homme est un animal pour l'homme. Mais la seule espérance est aussi de miser sur lui pour sa sauvegarde. Fût-ce par le rire.

CHRISTOPHE PREVOST



## ANIMAL(S) – La dame au petit chien et Un mouton à l’entresol

NEST - CDN de Thionville-Lorraine / Site du Théâtre en Bois 15, route de Manon 57100 Thionville  
Tél : 03 82 82 14 92

Jusqu’au 22 janvier 2015, puis en tournée

En région parisienne :  
le 3 avril – Théâtre de Chelles  
les 10 et 11 avril – Théâtre Jean-Vilar à Vitry-sur-Seine  
le 21 mai – Centre Des Bords de Marne à Le Perreux-sur-Marne  
les 27, 28 et 29 mai –Théâtre de Sartrouville

Animal (s) réunit deux pièces d’Eugène Labiche écrites à 12 ans d’intervalle : *La dame au petit chien* (1863) et *Un mouton à l’entresol* (1875). Le bilan est, qu’il y a un siècle et demi, les humains étaient tout aussi imprévisibles qu’à notre époque, imprévisibles et capables de folies bizarres et de manipulations étranges.

Deux pièces jouées l’une après l’autre dans un décor qui se transforme d’un coup, par une cloison qui se tourne et tombe au sol comme la page d’un recueil qu’on feuillette. En effet, les deux actions se déroulent dans l’appartement bourgeois typique du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce ne sont pas les seules similitudes entre les deux pièces : elles mettent en scène la vie des bourgeois dans leur intérieur intime et s’intéressent toutes deux aux rapports particuliers entre les maîtres et les leurs domestiques. Elles ont aussi en commun le nom d’un animal dans leurs titres : un chien, un mouton.

Et ce n’est pas par hasard. Il va être question, dans une certaine mesure, de la part animale de ces hommes, de ces femmes, au scultée ici par le docteur Labiche, disséquée, révélée, mise à nue.

Labiche a construit ces deux pièces sur un écheveau d’intrigues qui catapultent l’action de manière à tenir et les spectateurs et les personnages en haleine. L’action rebondit sans cesse, et s’il le faut, une autre intrigue vient croiser la première, s’y entortiller et pousser encore plus les personnages vers l’absurde et la frénésie. Tout cela mené avec un humour lucide, impertinent, un humour vache, qui trace des portraits d’humains emportés par la farce de la vie sans aucune chance d’y résister.

Mais, la mise en scène de Jean Boillot ne se laisse pas piéger par la vivacité des répliques courtes et goûteuses de ces textes. Au contraire, il impose un rythme qui met en valeur ce qui ne se dit pas : les regards, les absences, les extases muettes, les surprenantes stupeurs, les émanations musicales viennent arrêter la furie des mots, la suspend comme pour mieux voir les personnages dans leurs singularités qui les rendent si étrangers les uns aux autres. Cela décuple et enrichit le jeu des comédiens et comédiennes qui éloigne ces personnages des stéréotypes sociaux pour leur en extraire leurs failles et leurs folies. Un travail qui donne aux personnages des rythmes différents, aussi bien dans l’élocution que dans les gestes, les déplacements, personnels, en désaccord parfois les uns avec les autres, ce qui crée une sorte d’évidente impossibilité d’empathie entre ces gens là. Un désaccord soit d’humeur, soit de classe sociale, soit de désir. Chacun est un isolement.

Ce travail corporel crée une sorte de ballet animalier où le caractère parle tout entier au travers du geste et où le lymphatique paresseux croise le rapide colibri. C’est à la fois une recherche physique des caractères, et une recherche par les attitudes, les déplacements et l’animalité : tout s’exprime par le corps et la voix, quitte à oublier

les mots pour donner du sens aux sons seuls dans des sortes d'éclats vocaux désarticulés, parodie éclatante du langage insensé.

À cela se rajoute l'idée du personnage qui joue un personnage, car les deux pièces possèdent aussi dans leurs éléments dramatiques des ressemblances. Dans la première, un peintre sans le sou parvient à s'installer lui et ses meubles dans la maison même de son créancier (allant même jusqu'à séduire sa femme), dans la seconde, un serviteur s'est fait embaucher par un bourgeois, déguisé pour échapper aux coups de bâtons d'un ancien patron, avec de fausses références puisqu'il s'est déclaré marié avec la servante qui l'accompagne, alors qu'il la connaît à peine. Il y a donc dans les deux cas, des dupesurs, et des dupés. Mais cela n'est pas si simple avec Labiche, car les dupés, aussi bêtes soient-ils, dupent eux aussi leur monde pour assouvir leurs désirs les plus inavouables. Désirs sexuels, désir morbides...

Les trois comédiens et les deux comédiennes sont véritablement tous à la hauteur des différents personnages qu'ils incarnent chacune et chacun dans les deux histoires. Ils arrivent à susciter par leurs jeux, les rires et les fascinations qui tiennent les spectateurs yeux ouverts, gorge déployée. Dans cet exercice, Isabelle Ronayette fait preuve d'un rugueux, d'une virtuosité et d'une énergie explosive.

Le décor ainsi que des costumes très ouvragés, très beaux situent l'action à la fois dans un XIX<sup>ème</sup> siècle pompeux et dans un univers un peu clinique, un peu disproportionné.

Ces deux pièces sont autant une peinture au vitriol des pathétiques et absurdes comportements des hommes en société qu'une ode merveilleuse à la démesure de l'invention, de la mythomanie et de la fausse naïveté.

Elles ont aussi la qualité de se moquer de tout le monde : aussi bien des nantis que des pauvres et de révéler que sous le vernis social si propre, si coquet, cette bienséance, ces dévouements serviles couvent dans une ébullition perpétuelle des désirs sauvages, instinctifs, parfois morbides, et qu'il suffit qu'une porte s'entrouvre pour que ces passions se déversent et foutent tous ces beaux habits, ces beaux décors en vraie pagaille. Mais quelle vie !

Pour donner un petit contraste, un petit goût sucré-salé à cet article, je dirais que la folie qui va obliger tous ces personnages à des décisions proches de l'absurde aurait pu être encore plus vertigineuse si, dès le départ, le ton de l'irréel n'était pas donné. La première image en effet nous fait comprendre que nous ne sommes pas dans le réalisme : des personnages attendent, figés comme des humanoïdes, tandis qu'un piano joue tout seul et qu'un autre personnage git, jambes en l'air, affalé dans un canapé, la robe en crinoline relevée sur son visage, comme si tout cela n'était qu'une maison de poupée abandonnée là par une enfant géante.

Mais peut-être était-ce ainsi que Labiche hallucinait le monde dans lequel il vivait... un jeu de construction où tous les rires et toutes les imaginations pouvaient courir en liberté.

Bruno Fogniès

20/01/2015



# l'état de nature

La plume satirique d'**Eugène Labiche** grince avec drôlerie sous la houlette de **Jean Boillot**. Dans **Animal(s)**, le metteur en scène réunit deux courtes pièces aux intrigues vaudevillesques, où la bête n'est pas toujours celle qu'on croit.

Par Dorothee Lachmann  
Photographie de Virginia Castro

À Thionville, au Théâtre  
en Bois, du 14 au 22 janvier  
[www.nest-theatre.fr](http://www.nest-theatre.fr)

À Thaon-les-Vosges, au Théâtre  
de la Rotonde, mardi 27 et  
mercredi 28 janvier  
[www.scenes-vosges.com](http://www.scenes-vosges.com)

À Verdun, au Théâtre,  
mardi 3 mars  
[www.transversales-verdun.com](http://www.transversales-verdun.com)

À Luxembourg, au Grand  
Théâtre, mercredi 18 et jeudi  
19 mars  
[www.theatres.lu](http://www.theatres.lu)

À Vesoul, au Théâtre Edwige  
Feuillère, mardi 24 mars  
[www.theatre-edwige-feuillere.fr](http://www.theatre-edwige-feuillere.fr)

**E**n associant *La Dame au petit chien* et *Un mouton à l'entresol*, Jean Boillot ne cherche pas à se spécialiser dans le théâtre zoologique, mais à explorer l'humain. Au fond, pourquoi rit-on dans ces pièces ? « *Parce que les comportements des personnages font des courts-circuits. Cette bizarrerie n'est rien d'autre que l'expression de leur désir, donc de leur animalité.* » Dans la première, un jeune peintre endetté à l'intelligence diabolique a l'idée de se mettre en gage lui-même, avec ses meubles, chez son créancier. Tel un parasite, le jeune homme, nourri et logé, jouit pleinement des biens de l'usurier jusqu'à faire reprendre ses habits par des serviteurs attentionnés. Il ne lui reste plus qu'à séduire son épouse... qui ne demande pas mieux ! « *Ce que Labiche dépeint, c'est ce comble de la civilisation qu'est le salon bourgeois, avec ses beaux objets, le lieu où les désirs s'expriment de la façon la plus désinhibée qui soit, même si ces désirs froissent la morale ou sont carrément de l'ordre de l'immoral* », éclaire Jean Boillot.

Dans *Un mouton à l'entresol*, un couple de bourgeois engage, par souci des convenances, un couple marié de domestiques. Sauf que tout est faux dans cette situation. Pour le maître, il est préférable d'avoir une bonne mariée pour assouvir ses besoins sexuels sans s'attirer d'ennuis. Quant au serviteur (célibataire, en réalité), il ambitionne de devenir vétérinaire et profite de cette place pour poursuivre ses expérimentations macabres sur les animaux de la maison qui rendent l'âme les uns après les autres. Un autre parasite dans cette galerie de personnages peu recommandables qui font la marque comique du vaudeville. Installant les deux intrigues dans un décor de salon bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, le directeur du Nest n'a pas sacrifié les traditionnelles portes qui claquent. Néanmoins elles

ont ici leur vie propre, déplacées en fonction des besoins des personnages. « *L'approche habituelle du vaudeville consiste à travailler sur le rythme. Au contraire, j'ai voulu passer avec les comédiens par de très longues improvisations, en creusant le thème de l'animalité. Ne pas être esclave de ce fameux rythme et voir ce qui se produit quand on le ralentit.* » Pour accompagner les acteurs sur scène, un piano pneumatique des années 1920 a l'étonnant pouvoir de jouer tout seul les musiques composées par Jonathan Pontier, hommages aux airs populaires de cette époque. ■



# Théâtre du blog

## Animal(s)

20 janvier, 2015 Philippe du Vignal

*Animals*, « deux pièces zoologiques » en un acte, *La Dame au petit chien* et *Un mouton à l'entresol* d'Eugène Labiche, mise en scène de Jean Boillot, musique de Jonathan Pothier

Eugène Labiche (1815-1888) a écrit quelque 174 pièces dont 164 retrouvées, dont quatre ou cinq, de sa seule plume, et les autres au sein d'un collectif, comme on dirait maintenant (d'abord sous un pseudo: Paul Dandré), de dialoguistes et scénaristes, dont Auguste Lefranc, Marc-Michel, et un copain de jeunesse, Alphonse Leveaux !!! dit, pour faire moins drôle, Alphonse Jolly...

En fait, ce sont toujours un peu les mêmes pièces d'Eugène Labiche que l'on joue. Mais Jean Boillot a eu la belle idée d'en monter deux d'un acte mais ensemble, l'une assez peu représentée : *La Dame au petit chien* (1863) et l'autre, *Un Mouton à l'entresol* (1875) puis Eugène Labiche décida, deux ans plus tard, de ne plus écrire. Toutes les deux sont marquées au sceau de l'amertume (il ne réussit jamais à être joué à la Comédie-Française de son vivant!) et d'une vision pessimiste de l'humanité où personne, bourgeois, domestique, artisan...ne vaut grand-chose, et où l'argent et le sexe mènent le bal .



Dénominateur commun : le parasitisme comme mode de vie dans la société bourgeoise. Dans *La Dame au petit chien*, Roquefavour, un jeune artiste peintre, couvert de dettes, propose à M. Fontenage, son créancier, de lui confier ses quelques meubles en gage.

Bien entendu, le jeune homme est assez rusé (il a en plus une petite pratique du droit civil, ce

qui est toujours utile!) pour profiter à son tour de la naïveté de M. Fontenage (Philippe Lardaud) qui, lui, n'a aucun scrupule à pratiquer des taux d'emprunt exorbitants. Vieille fable de l'arroseur arrosé: Roquefavour continue à profiter de sa chambre, même si elle n'est plus à lui : «C'est admirable ! dit-il, cyniquement. Pas de loyer à payer (...) J'ai un logement, et pas de domicile ». Il n'hésite pas à profiter des bons repas de la maison, et Julie, la gentille bonne (Nathalie Lacroix) et Joseph, le brave valet (David Maisse) vont s'occuper (contre un peu d'argent quand même) de ravauder ses vêtements en piteux état, et, bien entendu, tour à tour flatteur, pleurnicheur, il n'hésite pas une seconde à séduire cette dame au petit chien, Ernestine Fontenage ( Isabelle Ronayette) qui n'attend que cela...



Les

bourgeois d'*Un Mouton à l'entresol* ne valent pas mieux, Monsieur et Madame Fougaldas (David Maisse et Nathalie Lacroix), ont engagé Marianne, une bonne (Isabelle Ronayette) et un valet, Falingard (Guillaume Fafiotte). M. Fougaldas a exigé qu'il soit marié, de façon à avoir, comme c'était souvent la règle, un sexe à disposition, sans avoir d'histoires. Mais ce Falingard a menti trois fois : il n'est pas du tout bossu, n'est pas marié avec Marianne, et n'est pas valet.

C'est une espèce de chercheur amateur, assez fou, qui veut faire des découvertes à base de produits chimiques sur le tournis du mouton, et qui se livre à de curieuses expériences de traitement sur les animaux. Résultat : un cheval, une perruche, un mouton y passeront, sans qu'il en ait le moindre remords...

Les personnages de ces deux pièces, au titre évocateur avec ces mots: petit chien et mouton, sont aussi en fait obsédés par leur propre corps, et par une sorte, disons d'humaine animalité, tous mus par des pulsions, d'abord sexuelles, conscientes ou non mais permanentes, et satisfaites ou non. Gérées bien entendu (voir Michel Foucault) par des normes et des dispositifs de contrôles érigés en faveur du désir masculin. Avec l'accord tacite des épouses ou maîtresses attirées (qui sont souvent d'ailleurs les deux et qui n'hésitent pas de leur côté, à déjouer le phallocratisme, et à se trouver un ou plusieurs amants parmi les plus proches et/ou les meilleurs amis de leurs maris. Où pourraient-elles les trouver ailleurs que dans le cercle familial?

Quant aux domestiques, ils sont de la même veine que leurs maîtres; les bonnes acceptent volontiers de passer à la casserole, surtout quand il y a quelques gros billets à la clé... Le mariage, institution sacrée, est donc sauvé, grâce à cette construction instable : on peut

tromper l'autre mais attention, il y a des règles non écrites mais bien réelles à observer, dont évidemment le secret, même s'il est de Polichinelle...

Le corps, chez Eugène Labiche, est un corps sans cesse mu comme par une pulsion impossible à maîtriser. Et Eugène Labiche, préfigure curieusement (vous y allez quand même un peu fort, du Vignal!), à peine vingt ans avant, les expériences de la danseuse Loïe Fuller, issue -tiens tiens ! -du vaudeville américain... Et préfigure aussi bien entendu, les acrobaties du corps burlesque, cinquante ans plus tard, celui de Charlie Chaplin, d'Harold Lloyd, ou de Buster Keaton sur sa General... Courses pour s'enfuir ou du moins échapper au regard, courses pour posséder le corps de l'autre, mobilité physique due à des pulsions physiologiques, voire à des états de conscience oubliés: tout le monde ne cesse de courir et/ou de dissimuler son corps: aucune de ces marionnettes imaginées par Eugène Labiche, véritable précurseur, n'échappe à la règle, et leur corps devient alors même comme une petite scène sur la plus grande.

« Le corps est ici au centre même de l'art de l'acteur, comme le dit Jean Boillot, le corps désirant, exubérant, le corps, siège de la contradiction entre le désir et la volonté (est) un corps symptôme ». Et chez Eugène Labiche, cela passe aussi par le chant, et par la voix, avec, parfois, des engueulades au dialogue inaudible, véritable partition vocale dont le sens est tout entier dans la profération

Même si, et surtout, aucun de ce personnage ne suscite ici la moindre sympathie. Les maîtres sont veules, flatteurs, cupides, incapables de la moindre générosité, et quand ils donnent quelque chose, il y a toujours chez eux une arrière-pensée. Mais leurs domestiques, hommes comme femmes, ne valent pas mieux : tout aussi veules, cyniques, arrivistes au petit pied, ils n'hésitent pas, comme leur maîtres, à considérer toute femme comme un proie sexuelle, si l'occasion se présente.

Bref, tous les coups sont permis et, comme le dit très justement, le dramaturge Olivier Chapuis, il y a ici, (mais surtout dans *Un mouton à l'entresol*, une pulsion de mort qui envahit tous les personnages qui ne semblent plus rien maîtriser de leur vie personnelle, dans ce jeu de massacre téléguidé, avec une certaine gourmandise, par Eugène Labiche.

Ce qui fait toute la force et l'intelligence de ce spectacle, c'est d'abord la belle idée d'avoir couplé ces deux pièces qui traitent du même thème intemporel: le parasite, le pique-assiette, s'installant dans un logement. Ce genre de personnage a toujours fait les délices du théâtre et du cinéma depuis les Grecs du Vème siècle. mais une autre belle idée est aussi d'avoir fait alterner les rôles de maîtres et domestiques entre les deux pièces.

Jean Boillot a su donner le rythme et la couleur indispensables à ces deux pièces, en gardant la noirceur et cynisme de ses personnages: "Je l'avoue, dit Fougaldas, j'ai un faible pour les femmes de chambre... mariées... C'est pour cela que je recommande toujours aux bureaux de placement de ne m'envoyer que le mari et la femme... c'est plus moral... et plus commode... Pas de chaîne, pas d'ennuis, pas de mobiliers à donner...".

On est bien ici dans l'univers d'Eugène Labiche, mais légèrement distancié, comme dans cette remarquable *Affaire de la rue de Lourcine* qui avait autrefois révélé Patrice Chéreau. Avec une scénographie très futée de Laurence Villerot, à mi-chemin entre réalisme et onirisme, où un gros canapé trois places devient un véritable outil de jeu, et où le mur du salon assez neutre dans la première pièce, s'abat d'un seul coup pour devenir le tapis en peluche violette garanti polyester du *Mouton est à l'entresol*, tandis que se dresse un mur couvert de tableaux hideux, de trophées de chasse et autres étagères à bibelots immondes, du genre statues nègres en faux ébène.

Mais ici, les portes aux seuls montants de tubes carrés de fer, ne claquent pas: on est à la fois dans le dedans et le dehors. Bien vu. Tout le monde peut observer tout le monde qui est aussi observateur...

Côté direction d'acteurs, Jean Boillot sait faire; c'est un parfait sans faute: aucun dérapage,

aucune vulgarité: tout est impeccable, et il y a une belle unité de jeu, à la fois textuelle et physique. Guillaume Fafiotte, Philippe Lardaud, David Maisse, Nathalie Lacroix et, en particulier, Isabelle Ronayette, font un travail remarquable.

Côté bémols, c'est le cas de le dire! la musique, au piano à programmation électronique, trop forte et donc un peu estouffadou, couvre les voix dans les chansons, mais cela devrait vite être mis au point; par ailleurs, certains costumes, même bien réalisés, souffrent un peu d'hypertrophie, comme dirait Roland Barthes...

**Sinon, quelle jubilation, quel plaisir à déguster cet humour teinté de métaphysique, et ce dialogue à la férocité exemplaire**, surtout après ce bien peu savoureux *Platonov* concocté sans aucune force ni délicatesse par Rodolphe Dana au Théâtre de la Colline.

**Cela valait bien le coup de venir à Thionville, où le public chaleureux du Nest, toutes générations confondues, riait de bon cœur, en ce dimanche après-midi, en voyant cette partition hors-normes d'Eugène Labiche, aussi bien montée.**

**Sur les pages de *Charlie* collées sur mur du hall, Cabu, Wolinski, Charb et tous les autres riaient aussi, mais on ne pouvait s'empêcher de penser à eux qui auraient sûrement été heureux d'être là, avec cette équipe du Nest et avec nous.**

**Le théâtre, cela sert aussi à cela...**

Nord Est Théâtre/Centre dramatique national de Thionville, jusqu'au 22 janvier; et les 27 et 28 janvier, au Théâtre de la Rotonde, Scènes Vosges d'Epinal; le 3 février, au Minotaure, l'Hectare, Scène conventionnée de Vendôme; les 18 et 19 février, à la Halle aux Grains/Scène nationale de Blois ; le 3 mars, aux Transversales, Théâtre de Verdun; le 7 mars, au Trait d'Union de Neufchâteau; les 12 et 13 mars au Théâtre Ici et Là de Mancieulles; les 18 et 19 mars, au Studio, Grand Théâtre du Luxembourg ; le 24 mars, au Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul, et les 27 et 28 mars, au Théâtre de Bourg-en-Bresse. Et en région parisienne : le 6 février, au Théâtre André Malraux de Chevilly-Larue ; le 3 avril, au Théâtre de Chelles et les 10 et 11 avril, au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine; le 21 mai, au Centre Des Bords de Marne à Le Perreux-sur-Marne; et les 27, 28 et 29 mai, au Théâtre de Sartrouville et des Yvelines-Centre dramatique national de Sartrouville.

# MEDIAPART

**Critique/Théâtre. ANIMAL (S) – La Dame au petit chien et Un mouton à l’entresol, d’Eugène Labiche au Nord Est Théâtre**

20 janvier 2015 | Par Dashiell Donello

La crinoline relevée sur la tête, Madame écoute le piano mécanique qui par définition joue seul. Ce début laisse à penser que les deux pièces zoologiques d’Eugène Labiche (1815-1888), *La dame au petit chien* et *Un mouton à l’entresol*, ne vont pas nous bercer dans la mélancolie.

La première raconte comment un jeune artiste peintre, sans le sou, devient le parasite de son créancier, en se mettant en gage avec meubles et habits. Tel un coucou, il ne tarde pas à piller la maison et à convoiter la femme de son hôte.

La seconde met en scène un savant fou, sous le masque du domestique, qui dans l’entresol charcute de pauvres bêtes, sous prétexte d’expérimenter sur la maladie du tournis du mouton. Ici encore maîtres et domestiques vont vivre dans la quatrième dimension de l’absurde.

Jean BOILLOT, dans sa mise en scène, nous régale d’un spectacle burlesque qui opère dans un castelet à mille facettes où les portes sont à la taille des grands et des petits et se transforme en quelques secondes. Où la crinoline d’un personnage sert de coulisse en attendant l’action des comédiens-marionnettes. Où les costumes donnent aux corps des personnages le relief de caricatures à la Daumier. La peinture de ces personnages est délicieuse, tant les quiproquos, les allusions, et les contradictions de l’humanité à la Eugène Labiche touchent juste à chaque assaut, tant sa vérité est grande. Jean BOILLOT a su tirer le meilleur de l’excellence des situations. Son regard sur les défauts de l’homme est de la plus grande acuité. Bien aidé en cela par des comédiens fous, joyeux, hallucinés, bien dans leur corps, heureux d’être sur le théâtre, avec le rire en personne incarné par leur jeu. Un grand bonheur que ce Labiche ! dans une mise en scène qui à Thionville et partout en France, soyez en sûr, fera un tabac.



# 122 ...des Animal(s) et plein de Betting !



diagonale

**BREL** - Jusqu'au 6 février, à Thionville, juste en face de la gare ferroviaire, qu'on sorte d'un T.e.r. en avance sur son retard ou pas, il faut s'arrêter au Centre culturel Jacques-Brel (jusqu'au 6 février). Philippe Betting, artiste mosellan polychromatique installé depuis quelques années à Bruxelles, y a accroché une ribambelle de toiles, de bois et de dessins aux cimaises de la double galerie dont le mur mitoyen a perdu son aveuglante blancheur. Un triptyque de Phillippe Betting appelé "Acrographe" nous accroche en un clin d'œil ; bardé de couleurs insolentes, il nous offre des formes qui se mélangent, se chevauchent, s'articulent.

Comme des protozoaires zoomés au microscope. Ou des archipels sur une carte qui dériverait. On y lit des silhouettes, des mimiques qui raconteraient des histoires impossibles. Comme dans tous les travaux exposés qui, sans bavard titre, passent de l'abstraction au figuratif et vice versa. Acrylique, craie, spray et encre de Chine sont les baumes volatiles que trousse Philippe Betting pour révéler un monde tourmenté et luxuriant. D'un geste nerveux et subtil, entre balafre et graphe, avec du noir comme alerte, il nous propose avec un bel entrain sa déclinaison de l'émerveillement.

**BOIS** - On le redit d'emblée. Pour "Animal(s)", la dernière thionvilloise, c'est ce soir au Théâtre en Bois. Le Nest y peaufine deux pertinentes pépites d'Eugène Labiche, "La Dame au petit chien" et "Un mouton à l'entresol". On ne dira jamais assez que les dernières, c'est encore plus excitant que les premières davantage assujetties aux petites mondanités. Or, "Animal(s)" est un diptyque vaudevillesque qui décharne les corps dramaturgiques jusqu'à l'os, là où vibre la moelle nourricière. On perçoit avec délice le fol crescendo qui s'empare du spectacle.

"La Dame..." joue la sagesse corsetée de la bourgeoisie dix-neuvième coïncée aux vitales entournures. Lui succède, sans entracte trouble-fête, "Un Mouton..." qui tombe tout, la veste et tout le reste. Le couple de la première pièce finit par abattre toutes ses cartes avec un surplus de pruderie et de coquetterie feinte ; le couple de la seconde pièce ploie et souffre sous le vernis bourgeois qui craquèle. Jean Boillot qui met en scène ces "Animal(s)", a eu une idée de génie. Les comédiens qui jouent le premier couple se muent en duo de domestiques déjantés dans la seconde pièce. Ceux qui assument les tâches anciliaires dans "La Dame..." se convertissent en pa-

trons dessalés pour chevaucher le "Mouton" subliminal. Les comédiens - Guillaume Fafiotte, Nathalie Lacroix, Philippe Lardaud, David Maisse et Isabelle Ronayette - s'en donnent à cœur et à cul joie. Quand le noir tombe et que les acteurs réajustent coulottes et autres textiles légers, on applaudit comme des bêtes. On sait gré à Eugène Labiche d'avoir sans détour mesquin montré comment, en dehors de l'argent suave et de l'obsédante réputation, l'animalité la plus crue est une valeur en exponentielle croissance. On sait aussi gré à Jean Boillot d'avoir laissé en coulisses les fausses audaces du théâtre du siècle dernier. Décors et costumes ne jurent pas avec l'ambiance bourgeoise du 19<sup>e</sup> siècle. Quand tombe un pan de mur contre lequel se démène en permanence un piano mécanique et qu'on passe d'une pièce à l'autre, le massacre s'imisce dans le jeu, les costumes se fendent, le carnaval s'étale, maîtres et domestiques touillent la grande mêlée, les simulacres bienséants éclatent et, sous les masques dévoyés, même les sexes opinent. Se fendre ainsi la margoulette avec du vaudeville qui grince et des renvois de couleurs d'époque, c'est ce qui peut nous arriver de mieux en nos actuels temps fort troublants.

Fernand-Joseph Meyer (clp)



coup de projecteur sur

# Animal(s) la cinquième création de Jean Boillot

Hier soir, la première des Animal(s) a été jouée au Théâtre en Bois. La cinquième création thionvilloise de Jean Boillot s'inspire de deux pièces d'Eugène Labiche. À voir jusqu'au jeudi 22 janvier.

**P**ourquoi avez-vous souhaité mettre en scène deux pièces d'Eugène Labiche ?

**JEAN BOILLOT :**  
« Après le sujet sur le deuil développé dans *Les Morts qui touchent*, j'ai eu besoin de rigoler et de faire une comédie. Labiche, c'est un auteur que je connaissais peu. En discutant avec des metteurs en scène allemands, j'ai eu envie de creuser son univers. Avec le dramaturge Olivier Chapuis, nous n'avons pas lu les deux cents pièces qu'il a écrites mais suffisamment pour nous imprégner de son style. Comme j'aime le format bref, j'ai retenu *La Dame au petit chien* et *Un Mouton à l'entresol*, qui sont jouées à la suite, sans entracte. »

**Qui était Eugène Labiche ?**  
« Labiche était considéré comme un satiriste de sa classe. D'ailleurs, dans ses pièces, on trouve des points autobiographiques. À l'époque, il était jugé trop fantaisiste. On compare souvent ses pièces à un vaudeville cauchemardesque. »

**De quoi parlent les deux pièces ?**  
« La thématique est assez proche. Il est question de parasite et plus largement de la bête humaine. D'animaux domestiques comme la tortue, le chien, le chat et bien sûr de l'homme, qui est un animal comme les autres. Les deux pièces relatent la même trame. Il s'agit d'un couple bourgeois qui ne se croise que dans un salon. Un parasite va faire intrusion dans sa vie. »

**Pourquoi ce nom Animal(s) pour votre spectacle ?**

« C'est un clin d'œil à l'enfance et à un des personnages de Labiche, mais aussi parce qu'il est question d'animalité, de désir, de pulsions. »

**Vous travaillez sur cette création depuis longtemps ?**

« Depuis deux ans. Il y a eu un long travail d'étude et sept semaines de répétitions. Je me suis rapproché de Laurence Villerot pour la scénographie. Je

Les 15, 16, 21 à 19 h,  
les 16, 20, 22 à 20 h,  
le 18 janvier à 15 h,  
au Théâtre en Bois à Thionville  
20 €



Avec *Animal(s)*, le directeur du Nest signe sa 5<sup>e</sup> création à Thionville. Photo Pierre HECKLER.

trouve que c'est l'une de ses plus belles. On est resté dans l'époque, en 1870, grâce aux costumes imaginés par Pauline Pô, une vraie magicienne. Il y a eu aussi un gros travail de mise en musique avec Jonathan Pontier. J'ai fait appel à cinq comédiens dont quatre avec lesquels j'ai déjà travaillé. Il y a également le piano qui a sa place dans le décor. C'est un piano pneumatique "modifié", on a incrusté un ordinateur à l'intérieur. »

**Huit représentations seront jouées à Thionville jusqu'au 22 janvier. Une tournée est-elle prévue ?**

« Oui, nous irons en région parisienne, en Lorraine, au Luxembourg mais aussi à Blois et Épinal. L'année prochaine, on élargira le cercle. »

**Travaillez-vous sur un autre projet ?**

« Absolument. En avril, *La Machine à révolte* sera jouée dans le cadre de la Semaine extra, une création pour et avec des ados. Dès aujourd'hui, je me rendrai dans des classes pour présenter le texte. »

*Propos recueillis par Sabrina FROHNHOFER.*

## la phrase

« A priori, je ne ferai pas de création en 2016, je me laisse le temps de m'intéresser au réel qui sera au cœur de ma prochaine mise en scène dans deux ans. »



## Animal(s)



**03/03/2015**

Animal(s)  
deux pièces zoologiques en un acte d'Eugène Labiche

**Mardi 3 mars 2015**  
**Théâtre - 20h30**  
**Création**

### Synopsis

Animal(s) réunit La Dame au petit chien et Un mouton dans l'entresol, deux pièces courtes de Labiche. **Jean Boillot** créera ce spectacle en janvier 2015 avec une distribution énergique à même de réinvestir ces pépites théâtrales d'une fantaisie quasi-surréaliste.

Choisir de monter ces deux pièces, c'est d'abord mettre mes pas dans ceux du grand moraliste qu'était Eugène Labiche : surveillé par la censure du second empire qui s'enivre de ses divertissements, il déploie habilement dans ses oeuvres satire et métaphysique. C'est aussi pour interroger à travers la mise en jeu de ces textes de vaudeville un art particulier de l'acteur: «l'acteur comique à la française». De quoi s'agira-t-il ? Avant tout de mettre en oeuvre des corps, différentes natures de corps, marionnettiques, impulsifs, agités, agissants, déchaînés, bondissants, muets, empêchés, malades, impuissants, étouffés, névrosés, contraints, cassants, cassés, désirants, exubérants, etc. Le vaudeville implique aussi des acteurs qui sachent chanter. Labiche va du parler au chanter en passant par toute une palette de locutions, cris, sons, mots qui buttent, qui redoublent, lapsus... tout un ensemble de matériaux qui composent la partition vocale de ces pièces. Avec nos corps et nos voix, nous plongerons dans Labiche avec délectation. **Jean Boillot**

**Jean Boillot** est né en 1970 à Rennes. Il se forme au théâtre à l'atelier de la Criée (Marseille), à la London Academy of Music and Dramatic Art, au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Il étudie la mise en scène à Bruxelles puis à St Petersburg. En 1995, il fonde sa compagnie, La Spirale, au sein de laquelle il montera Boccace, Cortazar, Genet, Molière, Shakespeare, Ovide, Piemme, Lliamas. Il a été metteur en scène associé au TGP CDN de St Denis, directeur artistique du festival **Court** toujours de Poitiers (de 1999 à 2007), professeur à Paris X Nanterre, avant d'être nommé à la direction du **NEST**, **centre dramatique national de Thionville-Lorraine**.

### Pour tous renseignements et pour réserver vos places :

Au théâtre, du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h  
Transversales  
1, Place du Marché Couvert  
55106 Verdun  
03 29 86 10 10

verdun.fr  
Pays : France  
Dynamisme : 5



[Visualiser l'article](#)

**billetterie@transversales-verdun.com**  
**http://transversales-verdun.com/**



PROPOS RECUEILLIS ▶ JEAN BOILLOT

RÉGION / THIONVILLE, NEST / ANIMAL(S) (LA DAME AU PETIT CHIEN ET UN MOUTON À L'ENTRESOL)  
D'ÉUGÈNE LABICHE / MES JEAN BOILLOT

# LA BÊTE HUMAINE

**A partir de deux pièces zoologiques d'Eugène Labiche, Jean Boillot compose un vaudeville grinçant. « Tout animal a un monde », disait Deleuze : chez les parasites d'Animal(s), celui-là est celui des autres...**

« Écrites à douze ans d'intervalle, *La Dame au petit chien* et *Un mouton à l'entresol* tournent autour de la figure du parasite installé dans l'écosystème de la famille bourgeoise. D'un côté un domestique qui ne fait rien, et fait faire ses tâches à son maître ; de l'autre un jeune homme sans le sou qui emménage avec ses meubles en gage chez son créancier, jouissant de sa chambre, de ses domestiques et de sa femme. Jusqu'à présent, la lecture de Labiche oscillait entre une gentille satire sociale, et une très méchante satire. La dramaturgie allemande s'est particulièrement engouffrée dans cette deuxième voie. Notre lecture est un peu différente, partant du constat que le rire de Labiche désigne un endroit où ces parasites sociaux n'aspirent pas à une forme d'émancipation – à l'instar des valets d'autres comédies – mais cherchent à prendre la place de l'autre. Ils laissent libre cours à leur désir. Derrière le civilisé, se révèlent le pulsionnel et le désir au travail, qu'il soit désir érotique ou désir de destruction. Dans les salons bourgeois, comble de cette civilisation qui croit créer du bonheur et s'inscrit dans une volonté de progrès, tout craquelle : là où on pense maîtriser la pulsion, celle-ci s'exprime.

## LA PULSION SOUS LE MASQUE

Historiquement, on est à un moment où les objets se multiplient et deviennent économiquement accessibles. On collectionne, on entasse, on décore. Le salon bourgeois est un espace assez saturé. Dans ce salon, les gens nous font rire, car au fur et à mesure que s'expriment leurs désirs, ils les vivent pleinement en revenant à une sorte d'état de nature. La société n'est qu'un masque pour donner libre cours à la satisfaction de ses pulsions. Le désir réenchante donc une société figée

et repliée sur elle-même. Le rire de Labiche n'est pas tendre, mais il n'est pas non plus méchant : il explose là où justement la civilisation explose pour révéler quelque chose de beaucoup plus profond que les apparences qui la corsètent. Les personnages révèlent au public que la satisfaction du désir n'est pas



© Arthur Péguin

forcément là où on l'attend. Ces personnages sont comme des idiots constamment en réaction, devant résister et gérer leur désir. Au-delà de la prétention de la maîtrise, cette société se révèle différente de ce qu'elle imaginait et découvre qu'il y a de l'animal dans l'humain ».

Propos recueillis par Catherine Robert

**NEST-Centre Dramatique National de Thionville-Lorrains**, 15 route de Manom, 57100 Thionville. Du 14 au 22 janvier 2015.  
Mardi, jeudi et vendredi à 20h ; mercredi et samedi à 19h ; dimanche à 15h.  
Tél. 03 82 82 14 92.  
Rejoignez-nous sur Facebook